



## Médiévales

Langues, Textes, Histoire

74 | printemps 2018

Chanter la Croisade albigeoise

---

# Quelle place pour l'*ecclesia* dans l'Europe médiévale ?

*The Place of the Ecclesia in Medieval Europe*

Charles West

Traducteur : Alban Gautier

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/8743>

DOI : 10.4000/medievales.8743

ISSN : 1777-5892

### Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2018

Pagination : 165-178

ISBN : 978-2-84292-837-7

ISSN : 0751-2708

### Référence électronique

Charles West, « Quelle place pour l'*ecclesia* dans l'Europe médiévale ? », *Médiévales* [En ligne], 74 | printemps 2018, mis en ligne le 15 juillet 2019, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/8743> ; DOI : 10.4000/medievales.8743

---

Tous droits réservés

Charles WEST

## **Quelle place pour l'*ecclesia* dans l'Europe médiévale ?**

La compréhension que les historiens ont de l'Église au sein du Moyen Âge européen a connu des changements extrêmement rapides au cours des dernières décennies<sup>1</sup>. Les approches confessionnelles se sont peu à peu effacées, plus personne ne croit à l'existence d'une culture folklorique qui aurait survécu de façon souterraine hors de toute contamination chrétienne, et les historiens ne se contentent plus de traiter l'Église comme un pieux service d'archives opérant pour le compte d'une société essentiellement laïque. On ne sait pas encore vraiment ce qui viendra remplacer les vieilles certitudes, mais quatre ouvrages récents fournissent, quand on les prend ensemble, une puissante contribution à une perspective qui émerge actuellement autour de cette question cruciale des études médiévales : une vision du Moyen Âge où l'Église n'est pas considérée comme séparable du reste de la société médiévale, mais où au contraire elle est vue comme une force qui définit et met en place les cadres de cette société. Or, au centre de ces processus de définition et de mise en place des cadres, on trouve des conceptions qui touchent à l'espace, à la façon dont l'« institution ecclésiale » était articulée dans l'espace, et aux implications de cette articulation pour tous les membres de la société. La présente étude examine donc la contribution de ces quatre publications aux recherches en cours, elle offre un état de la question de ce programme et discute ses forces, ses possibles angles morts, et les perspectives de recherche à venir.

1. L'auteur remercie Alban Gautier pour ses suggestions, ainsi que pour sa traduction.

## Nouvelles perspectives

Une des manières dont sont étudiées depuis longtemps les relations mouvantes entre espace et christianisme à l'époque médiévale met l'accent sur les changements dans le domaine des pratiques funéraires, qui ont accompagné ce qu'on a pris l'habitude d'appeler la « transformation » de l'Empire romain : les anciens interdits entourant les morts ont peu à peu disparu, les corps des défunts se sont rapprochés de l'habitat et y ont parfois été pleinement intégrés. Le volume collectif dirigé par Cécile Treffort, intitulé *Le Cimetière au village*<sup>2</sup>, fournit sur ce processus des approches innovantes, enrichies par le corpus sans cesse grandissant des découvertes archéologiques. Le livre comprend une superbe collection d'études de cas sur les pratiques d'inhumation collective, allant de la Suisse à l'Espagne, des tombes d'enfants à celles des excommuniés, et du <sup>v</sup><sup>e</sup> jusqu'au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle.

La contribution d'Isabelle Cartron – une synthèse riche, détaillée et diversifiée de l'état actuel de ce champ de recherche, qui insiste à juste titre sur le caractère provisoire des découvertes actuellement disponibles – fait ressortir à quel point la conformité aux exigences funéraires chrétiennes était une priorité pour les communautés de vivants<sup>3</sup>. C'était le cas jusque dans les périodes de crise aiguë, en temps de guerre ou de peste, quand les gens faisaient du mieux qu'ils pouvaient dans des circonstances extrêmement difficiles : sur le champ de bataille de Towton, dans le Yorkshire, discuté par Anne Curry et Glenn Foard<sup>4</sup>, ou encore dans le cimetière urbain de peste d'East Smithfield à Londres, étudié par Dominique Castex et Sacha Kacki<sup>5</sup>.

Mais, plus important peut-être, les pratiques funéraires étaient une question de routine. Comme le souligne Michel Lauwers dans le chapitre dont il est l'auteur, il apparaît clairement que, en dépit de toutes les précautions et nuances nécessaires, et même en inscrivant ces phénomènes dans la très longue durée, les pratiques funéraires collectives dans l'Occident latin en formation se sont progressivement rapprochées des bâtiments religieux<sup>6</sup>. En

2. C. TREFFORT éd., *Le Cimetière au village dans l'Europe médiévale et moderne. Actes des XXXV<sup>e</sup> Journées internationales d'histoire de l'abbaye de Flaran, 11 et 12 octobre 2013*, Toulouse, 2015.

3. S. CARTRON, « Avant le cimetière au village : la diversité des espaces funéraires. Historiographie et perspectives », dans C. TREFFORT éd., *Le Cimetière...*, p. 23-40.

4. A. CURRY et G. FOARD, « La bataille au Moyen Âge : où sont les morts ? », dans C. TREFFORT éd., *Le Cimetière...*, p. 221-232.

5. D. CASTEX et S. KACKI, « L'impact des épidémies sur les usages funéraires du passé. Faits archéologiques *versus* idées reçues », dans C. TREFFORT éd., *Le Cimetière...*, p. 233-251.

6. M. LAUWERS, « Le cimetière au village ou le village au cimetière ? Spatialisation et communautarisation des rapports sociaux dans l'Occident médiéval », dans C. TREFFORT éd., *Le Cimetière...*, p. 41-60.

ce sens, elles sont le reflet d'un processus social bien plus large pour lequel Michel Lauwers a inventé le terme d'*inecclesiamento*. Ce mot, qui revisite à la fois l'« encellulement » de Robert Fossier et l'*incastellamento* de Pierre Toubert, marque la reconnaissance de l'importance de la religion, sous l'espèce des églises locales, dans la structuration des formes médiévales d'habitat en Europe.

La contribution de Michel Lauwers soulève aussi la question suivante : les nouvelles pratiques spatiales ont-elles été diffusées par les monastères ? Cette thématique est minutieusement explorée dans les chapitres de l'ouvrage qu'il a lui-même dirigé, intitulé *Monastères et espace social*<sup>7</sup>. Ce dernier ne se concentre pas tant sur l'environnement bâti des moines et des moniales que sur leur perception, leurs représentations et leurs usages de cet environnement : de nouveau, les contributions couvrent un champ très vaste. Le volume inclut entre autres une analyse spatiale des règles monastiques pré-bénédictines par Sofia Uggé<sup>8</sup> ; un magnifique résumé par Étienne Louis des découvertes archéologiques d'Hamage (aujourd'hui dans le département du Nord), où une petite communauté féminine s'est développée autour d'une place de commerce du VIII<sup>e</sup> siècle, et où, à en juger par les vestiges mis au jour, on s'adonnait volontiers aux plaisirs du patinage<sup>9</sup> ; ou encore une discussion de l'organisation interne et des usages de l'espace à Saint-Bénigne de Dijon au XI<sup>e</sup> siècle, par Alain Rauwel, qui se concentre sur les nombreux autels de l'église<sup>10</sup>. À nouveau l'accent est mis, à juste titre, sur la diversité : chaque monastère était une communauté singulière, fière de sa propre histoire et de son patrimoine architectural, comme l'explique bien Federico Marazzi à propos de Saint-Vincent au Volturne<sup>11</sup> – ou comme l'a récemment montré, dans d'autres publications, Steven Vanderputten<sup>12</sup>. Les vagues successives de réforme monastique, qui impliquent le plus souvent la nomination d'un abbé venu de l'extérieur et installé sous le patronage d'un dirigeant laïque ambitieux,

7. M. LAUWERS éd., *Monastères et espace social : genèse et transformation d'un système de lieux dans l'Occident médiéval*, Turnhout, 2015 (Collection d'études médiévales de Nice, 15).

8. S. UGGÉ, « Lieux, espaces et topographie des monastères de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : réflexions à propos des règles monastiques », dans M. LAUWERS éd., *Monastères...*, p. 15-42.

9. É. LOUIS, « Espaces monastiques sacrés et profanes à Hamage (Nord), VII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles », dans M. LAUWERS éd., *Monastères...*, p. 435-471.

10. A. RAUWEL, « Circulations monastiques, circulations dévotes dans l'espace abbatial : autour de Guillaume de Dijon », dans M. LAUWERS éd., *Monastères...*, p. 377-386.

11. F. MARAZZI, « La règle et le projet. Réflexions sur la topographie du monastère Saint-Vincent au Volturne à l'époque carolingienne », dans M. LAUWERS éd., *Monastères...*, p. 227-253.

12. S. VANDERPUTTEN, *Monastic Reform as Process : Realities and Representations in Medieval Flanders, 900-1100*, Ithaca, 2013, parmi d'autres livres.

n'ont jamais pu faire disparaître entièrement ce que des institutions souvent vieilles de plusieurs siècles avaient déjà mis en place.

Il est toutefois possible de mettre en lumière le fait que l'ensemble des monastères de l'Europe médiévale (y compris, et ce point est essentiel, ceux d'Irlande, étudiés ici par Jean-Michel Picard<sup>13</sup>) étaient en réalité des « laboratoires de spatialisation ». Il ne s'agit pas seulement de ce que l'on pourrait appeler *the rise of the cloister* à partir du IX<sup>e</sup> siècle, phénomène dont témoigne, de manière éclatante, l'extraordinaire « Plan de Saint-Gall », selon lequel la communauté monastique s'organise ostensiblement autour de cet espace central – un schéma qui en vint à dominer le monachisme européen dans ses formes les plus variées au cours des siècles ultérieurs. En effet, il s'agit aussi, de manière bien plus large, de sacralisation de l'espace et de monumentalisation de la société, au point que, comme le montre Uta Kleine dans un chapitre très éclairant<sup>14</sup>, l'évêque Gilbert de Limerick en Irlande (une région dont les structures ecclésiastiques étaient alors soumises à un processus de reconfiguration complète) pouvait décrire la société des environs de l'an 1100 comme la construction d'une pyramide. Dans les manuscrits du XII<sup>e</sup> siècle, cette image est illustrée sous la forme d'une église au sens architectural du terme : sous ses arches gothiques, tout le monde – *bellatores*, *aratores* et *oratores*, hommes et femmes, moines et paroissiens – avait sa place<sup>15</sup>.

S'il est vrai que les monastères méritent un traitement particulier en tant que pionniers de ces transformations, la mention de Gilbert de Limerick nous rappelle cette évidence que les évêques étaient ceux qui dirigeaient en pratique l'Église pendant la plus grande partie du Moyen Âge. C'est à ces évêques que s'attache le livre de Florian Mazel, *L'Évêque et le territoire*, en se concentrant plus spécifiquement (mais sans aucune exclusive) sur deux régions : l'Anjou et le Maine d'une part, la Provence de l'autre<sup>16</sup>. L'argument principal – et parfaitement convaincant – de Florian Mazel est que les diocèses territoriaux des évêques médiévaux ne peuvent pas être considérés, comme on le fait trop souvent, comme des survivances fossilisées de structures impériales romaines. Il s'agit au contraire de créations typiquement médiévales, qui n'ont en outre émergé que progressivement à partir d'un « premier Moyen Âge » et dont l'organisation est jugée « plus

13. J.-M. PICARD, « L'organisation spatiale des grands monastères d'Irlande médiévale », dans M. LAUWERS éd., *Monastères...*, p. 213-225.

14. U. KLEINE, « La terre vue par les moines. Construction et perception de l'espace dans les représentations figurées de la propriété monastique : Marmoutier (Alsace) et Zwettl (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle) », dans M. LAUWERS éd., *Monastères...*, p. 147-184.

15. Sur la restructuration de l'Église irlandaise à cette période, voir l'ouvrage récent (et iconoclaste) de D. Ó CORRÁIN, *The Irish Church, Its Reform and the English Invasion*, Dublin, 2017.

16. F. MAZEL, *L'Évêque et le territoire. L'invention médiévale de l'espace*, Paris, 2016.

personnelle que territoriale ». C'est la projection de l'autorité épiscopale à travers des processions, des visites, et surtout la fiscalité, qui ont fait du diocèse un espace médiéval. Par conséquent, la pratique commune qui consiste à utiliser la méthode régressive pour établir les frontières des anciennes *civitates* romaines sur la base de données de la fin du Moyen Âge est, comme l'explique Florian Mazel, intrinsèquement faussée. De fait, plusieurs études de cas – par exemple l'examen approfondi du Val de Trets, près de Marseille – permettent à l'auteur de prouver que cette méthode est aussi trompeuse en pratique, les limites des diocèses pouvant être ajustées en réponse aux pressions politiques.

La territorialisation de l'autorité épiscopale, qui d'après Florian Mazel a sans doute démarré au X<sup>e</sup> siècle mais qui a connu une accélération au XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle, a entraîné une insistance plus marquée sur les frontières. Elle a aussi promu une homogénéisation de l'espace inscrit dans les dites frontières, qui contraste avec les formes discontinues et éclatées d'organisation : d'une « enveloppe spatiale », on passe à une « circonscription territoriale ». Ce qui vaut pour chacun des diocèses de l'Occident latin vaut aussi pour l'Église dans son ensemble, comme le montre la production, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, du *Provinciale Romanum*, par lequel la papauté établissait la liste de tous les diocèses de l'Église : ce catalogue s'intéressait à l'espace beaucoup plus qu'aux humains. D'après Florian Mazel, tout cela marque la transition d'une structure féodale fondée sur des points d'appui, des réseaux et des échanges, vers une structure gouvernementale fondée sur la fiscalité, le territoire et la bureaucratie, appuyée sur une hiérarchie dont la tête était à Rome. L'Église apparaît ici comme le paradigme imité par la suite, consciemment ou non, par les gouvernants laïques.

Le quatrième et dernier ouvrage ici pris en compte est celui de Dominique Iogna-Prat, intitulé *Cité de Dieu, cité des hommes*<sup>17</sup> : en un sens, ce livre commence là où s'arrête celui de Florian Mazel ; il s'agit aussi, explicitement, de la suite de *La Maison Dieu*, le précédent livre de Dominique Iogna-Prat sur l'essor de la monumentalité ecclésiastique<sup>18</sup>. La thèse de l'auteur dans ce premier livre (dont l'argumentation complète à certains égards celle de Florian Mazel) était la suivante : aux environs de 800, l'Église occidentale a vu se développer une relation singulière, et peu à peu dominante, à l'espace et au monde physique ; cette relation reposait sur la spiritualisation de la matière, par le moyen d'une insistance sans cesse croissante sur la monumentalité, conformément à la conception chrétienne des relations entre âme et corps ; tout cela, au bout du compte,

17. D. IOGNA-PRAT, *Cité de Dieu, cité des hommes. L'Église et l'architecture de la société (1200-1500)*, Paris, 2016.

18. ID., *La Maison Dieu. Une histoire monumentale de l'Église au Moyen Âge, v. 800-v. 1200*, Paris, 2012.

réflétait l'enracinement profond de l'idée de l'Incarnation. Les églises et les cathédrales qui, aux environs de 1200, dominaient le paysage médiéval européen n'étaient donc pas seulement la marque de l'immense richesse de l'Église, mais participaient de manière vitale et indispensable à la formation de la communauté chrétienne, et donc du sujet chrétien individuel. C'était, vraiment, le temps des cathédrales.

Dans ce nouveau livre, Dominique Iogna-Prat se demande ce qui s'est passé par la suite. Sa réponse, qui nous fait avancer brillamment et avec assurance du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, est qu'il y eut un « transfert de sacralité », ou peut-être, pour mieux le formuler, une reconfiguration des relations à l'intérieur d'un cadre toujours chrétien, à mesure que la communauté urbaine – la « cité » – endossait le rôle d'« institution englobante » que l'Église avait d'abord joué. La redécouverte au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle de l'Aristote politique, puis l'essor de l'archi-nominalisme de Guillaume d'Ockham, qui réduisit certaines des prétentions métaphysiques les plus ambitieuses de l'Église, amenèrent peu à peu à regarder cette dernière comme appartenant à la cité et à l'espace public, et non l'inverse. La construction et les métaphores de la construction ont continué de jouer un rôle dans le discours politique, mais c'était désormais l'environnement urbain qui apparaissait comme le contenant physique de la société, et c'était le prince qui était identifié comme son architecte vertueux. Les indices les plus parlants sont, en ce domaine, plus iconographiques qu'archéologiques. Le magnifique « Panneau d'Urbino », peint en Italie à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, qui montre un paysage urbain à la fois beau, vide et imaginaire, est entièrement dépourvu de marqueurs ecclésiastiques : il illustre et accomplit ainsi une longue évolution propre au Moyen Âge tardif.

En un sens, ce transfert de sacralité marque la marginalisation de l'Église et se conforme donc au grand récit de la sécularisation, que beaucoup d'historiens spécialistes de l'époque moderne continuent de chérir. Mais Dominique Iogna-Prat attire aussi notre attention sur les continuités qui ont persisté jusqu'à l'époque moderne, malgré, ou plutôt à travers, ces nouvelles manières de penser : elles nous amènent en réalité jusqu'aux œuvres de Kant, de Hegel ou de Durkheim. Il y a là un « recouvrement » plutôt qu'un simple remplacement, qui laisse une empreinte théologique qui affleure encore dans le discours politique européen. Le citoyen d'aujourd'hui doit bien entendu être distingué du « fidèle » médiéval, mais Dominique Iogna-Prat croit pouvoir mettre au jour une connexion entre ces deux formes du sujet européen, et nous invite à renoncer aux distinctions binaires simplistes qui tendent à les séparer trop nettement. La dette de l'Europe contemporaine envers le Moyen Âge s'avère bien plus profonde que ce qui apparaît au premier coup d'œil.

## Ramifications et défis

Si on les considère ensemble, ces quatre livres – avec leurs nombreux auteurs et contributeurs – s’inscrivent dans un courant important de la recherche actuelle, qui est en train de réviser profondément et entièrement notre vision du Moyen Âge. En empruntant une formule due à Alain Guerreau – un historien dont l’influence, tout comme celle d’Anita Guerreau-Jalabert, apparaît fortement dans ces livres – on dira que ces travaux voient dans l’Église l’« épine dorsale » et la seule véritable institution du Moyen Âge. De fait, Alain Guerreau nous invite à appeler cette institution *ecclesia*, afin d’écarter toute idée trompeuse de similarité ou d’analogie entre l’entité médiévale et les formes modernes, fondamentalement différentes, d’organisation du « néo-christianisme » post-médiéval, dont témoignent les Églises actuelles, de toutes obédiences<sup>19</sup>.

Accorder à l’Église l’attention qu’elle mérite, penser à la manière dont cette Église a organisé et peut-être même inventé l’espace habité par tous et chacun dans l’Europe médiévale, au moins jusqu’au XIII<sup>e</sup> siècle, débouchent sur une vision de la période très différente de celle, traditionnelle, centrée sur les royaumes, les principautés et les seigneuries. Sous ce nouvel éclairage, ces structures de pouvoir laïques apparaissent comme de simples épiphénomènes, voire comme des formes dérivées des véritables structures, principielles et sous-jacentes. Grâce aux outils numériques de grande échelle, on commence d’ailleurs à explorer plus systématiquement cette direction de recherche à travers la « forêt de textes » que représentent les traces diplomatiques du Moyen Âge<sup>20</sup>.

Cette nouvelle vision mène aussi à une périodisation révisée. La réforme grégorienne a ainsi détrôné la « révolution féodale » comme principale césure du Moyen Âge, comme moment où les tendances et schémas antérieurs sont enfin parvenus à maturité. C’est alors que l’Église, désormais autonome et, de manière croissante, territorialisée, a remplacé la parenté comme mécanisme clé de la production et de la reproduction du lien social, en un processus que Joseph Morsel a appelé « déparentalisation<sup>21</sup> ». De l’autre côté de cette ligne de faille, le haut Moyen Âge se fond imperceptiblement dans une longue Antiquité tardive, dont la fortune croissante se marque par la création régulière de nouveaux périodiques : en dernier lieu, *Studies in Late Antiquity*, qui prétend couvrir la période

19. A. GUERREAU, *L’Avenir d’un passé incertain*, Paris, 2001, p. 28.

20. Voir par exemple N. PERREAUX, « Chronologie, diffusion et environnement des *villae* dans l’Europe médiévale (VII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles) : recherches sur les corpus diplomatiques numérisés », *Bulletin du centre d’études médiévales d’Auxerre*, hors-série 10 (2016).

21. J. MORSEL, *L’Aristocratie médiévale. La domination sociale en Occident (V<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 2004.



150-750<sup>22</sup>. Et comme le montre bien le livre de Dominique Iogna-Prat, cela a aussi d'importantes conséquences sur la fin du Moyen Âge : la transition vers la modernité apparaît plus précoce qu'on ne le suppose habituellement, puisque l'essor des philosophies nominalistes commence à secouer l'édifice ecclésiastique médiéval dès le XIV<sup>e</sup> siècle.

Ce que ces livres montrent aussi, c'est que cette lecture du Moyen Âge est aussi sophistiquée sur le plan théorique que fondée sur l'enquête empirique et pluridisciplinaire. Le risque existe toutefois que le coût humain de cette formation des communautés, de la construction de ces vastes édifices à la fois matériels et conceptuels, passe plus ou moins au second plan. Le fait de se concentrer sur les modèles et discours conduit inévitablement à mettre de côté ce qui relève de l'expérience singulière et de la non-conformité : il devient alors plus difficile d'entendre les voix marginalisées ou impuissantes, masquées par celles qui parlent avec autorité et pour la postérité. Cette approche privilégie, par exemple, ceux et celles qui recevaient une sépulture collective plutôt que ceux et celles qu'on jetait en hâte dans les fossés (ils apparaissent pourtant, avec d'autres malchanceux, dans le volume dirigé par Cécile Treffort, par exemple dans les chapitres écrits par Mathieu Vivas et Pavlína Mašková<sup>23</sup>). À travers un processus dont la description par R. I. Moore s'est avérée très influente<sup>24</sup>, l'émergence de ces structures discursives a fait des victimes : les excommuniés, les individus classés et traités comme des parias ou des hérétiques (sujet sur lequel un exemple très curieux, daté du XI<sup>e</sup> siècle, vient d'être redécouvert et publié : une partie d'un traité de magie noire de Bern de Reichenau, moine lotharingien écrivant en Souabe<sup>25</sup>), et tous ceux et celles dont le dur travail physique a permis la construction des églises autant que des cités. Ces femmes et ces hommes n'ont sans doute pas été en mesure d'influer fortement sur le cours des événements. Pourtant, comme historiens, nous pouvons décider qu'ils sont intéressants, et chercher à retrouver, et à donner de la valeur, à leurs visions du monde.

Dans tous les cas, il convient de ne jamais exagérer le degré réel de contrôle exercé par les formes autorisées de pouvoir, et surtout pas au Moyen Âge. L'Église n'a pas toujours été aussi puissante ou aussi

22. *Studies in Late Antiquity* (créé en 2017) : [<http://sla.ucpress.edu/>].

23. M. VIVAS, « *Prope aut iuxta cimiterium* : un espace d'inhumation pour les "mauvais morts" (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) », dans C. TREFFORT éd., *Le Cimetière...*, p. 193-206 ; et P. MAŠKOVÁ, « Faux cimetières : les lieux d'inhumation des exclus dans les pays de la Couronne de Bohême à l'époque moderne », *ibid.*, p. 207-220.

24. R. I. MOORE, *The War on Heresy. Faith and Power in Medieval Europe*, Londres, 2012. Ce livre est désormais disponible en français, avec une nouvelle préface et une bibliographie mise à jour : ID., *Hérétiques : Résistances et répression dans l'Occident médiéval*, trad. J. THÉRY, Paris, 2017.

25. BERN DE REICHENAU, *De nigromantia seu divinatione daemonum contemnenda*, éd. B. MARXREITER, Wiesbaden, 2016 (MGH Studien und Texte, 61).

intégratrice que ce que sa rhétorique laisse entendre. Quelques dissidents ont contesté, ouvertement ou non, son autorité, mais pour beaucoup d'autres – et peut-être pour la plupart des gens – elle comptait sans doute beaucoup moins que ce qu'auraient souhaité les dirigeants religieux, et que ce qu'ils en percevaient eux-mêmes. On ne parle pas ici d'une véritable concurrence, différente mais toujours sous-jacente, au christianisme, ni même d'une forme alternative de christianisme : dans un article séminal écrit il y a plus de trente ans, John Van Engen a fait justice de ces idées<sup>26</sup>. Il s'agit plutôt de reconnaître que les gens n'étaient pas sans cesse préoccupés de leur salut, qu'ils pouvaient s'ennuyer à l'église, qu'on pouvait ne pas être engagé dans la pratique religieuse, que leurs conceptions de l'espace étaient avant tout modelées par leurs propres expériences vécues.

Doit-on admettre alors que, pour ces gens, le mot *ecclesia* était synonyme de « société » ? Étant donnée la nature de nos sources, aucune certitude n'est possible en la matière. Il apparaît de plus en plus clairement que l'Église exerçait un contrôle plus étroit sur la préservation de l'écrit que sur sa production, y compris dans le haut Moyen Âge<sup>27</sup>. Une étude récente sur la plus ancienne historiographie de la première Croisade nous a ainsi rappelé que clercs et moines cherchaient consciemment à utiliser les capacités de contrôle qui étaient en leur pouvoir (pour limitées qu'elles soient), afin de donner un cadre institutionnel à des événements qui, en réalité, échappaient à tout contrôle effectif (et qui d'ailleurs débouchèrent en pratique sur la mise en place d'une nouvelle région de la chrétienté latine où les évêques étaient formellement subordonnés aux rois<sup>28</sup>). Évitions de prendre pour argent comptant l'idée d'une domination de l'Église médiévale sur la vie quotidienne autant que sur la vie intérieure, pour la seule raison que ses archives et ses récits soigneusement polis et conservés sont ceux qui ont survécu.

Et puis il y a cette question, toujours résurgente : que faire des Carolingiens ? On s'accorde le plus souvent à reconnaître aujourd'hui que le modèle de la « révolution féodale » élaboré par Georges Duby souffrait de ne pas avoir suffisamment pris en compte l'Église, ce dont témoigne le désintérêt flagrant de Duby pour l'abbaye de Cluny, l'institution qui a créé et conservé les documents grâce auxquels il a pu étudier la « société laïque » du Mâconnais ; mais ce modèle présentait aussi le défaut de reposer sur une représentation du IX<sup>e</sup> siècle largement dérivée de l'œuvre de François-Louis

26. J. VAN ENGEN, « The Christian Middle Ages as an Historiographical Problem », *American Historical Review*, 91 (1986), p. 510-552 ; voir aussi J. ARNOLD, *Belief and Unbelief in Medieval Europe*, Londres, 2005.

27. W. BROWN, M. COSTAMBEYS et M. INNES, *Documentary Culture and the Laity in the Early Middle Ages*, Cambridge, 2013, *passim*.

28. C. SYMES, « Popular Literacies and the First Historians of the First Crusade », *Past & Present*, 235 (2017), p. 37-67.

Ganshof<sup>29</sup>. L'idée d'un « faux départ » carolingien, mentionnée par Florian Mazel, risque de prolonger cette vision des choses et de consolider l'époque carolingienne dans cette position ingrate qu'elle a parfois occupée dans l'historiographie française de l'après-guerre, en partie due à ce qui est perçu comme une séparation inaboutie entre Église et État – et ce en dépit de l'importance que plusieurs auteurs (dont Mazel) accordent à cette période dans l'élaboration de cette même configuration spatiale et sociale. Sur ce sujet, il y a sans doute beaucoup à apprendre des travaux de Mayke de Jong, pour qui l'Église carolingienne n'est ni le précurseur de l'institution aux prétentions universelles de la fin du Moyen Âge, ni une simple élite de clercs, mais une réalité *sui generis* : une Église nationale romano-barbare à grande échelle, comme une version « macro » des « micro-chrétiens » de Peter Brown<sup>30</sup>. Cette perspective peut en outre contribuer à restaurer l'idée plutôt malmenée selon laquelle l'Église change avec le temps et est soumise au développement historique, au lieu de se déplier et de se dérouler majestueusement.

Une autre possibilité consisterait à mettre également l'accent sur l'idée d'empire, comme l'a déjà suggéré Jérôme Baschet (un autre historien dont l'œuvre est souvent citée dans les ouvrages recensés ici<sup>31</sup>). En effet, bien que l'Église ait exercé une domination formelle incontestable dans l'Europe médiévale, elle n'a jamais joui d'un monopole exclusif sur les conceptions de l'autorité. Pendant toute la période – et pas seulement à partir du XII<sup>e</sup> siècle – le droit romain permettait d'aborder le pouvoir, mais aussi dans une certaine mesure l'espace, d'une manière qui n'était pas entièrement subordonnée ou réductible à l'Église (même si elle ne lui était pas non plus opposée). Cette alternative est devenue de plus en plus pertinente dans le monde post-impérial ou néo-impérial mis en place par Charlemagne et son entourage, maintenu par ses successeurs impériaux, et soutenu de manière croissante par les juristes, sur la base de leur propre expertise professionnelle<sup>32</sup>.

Une perspective qui repose sur une séparation nette entre le monde du haut Moyen Âge et l'Europe d'après l'an 1000 est dans tous les cas

29. Voir désormais P. BOUCHERON et J. DALARUN éd., *Georges Duby. Portrait de l'historien en ses archives*, Paris, 2015, en particulier les contributions de Florian Mazel, Didier Méhu et Didier Panfili.

30. Sur le défi que l'Église carolingienne présente pour les historiens actuels, voir M. DE JONG, « *Ecclesia and the Early Medieval Polity* », dans S. AIRLIE et al. éd., *Staat im frühen Mittelalter*, Vienne, 2006, p. 113-126.

31. En particulier J. BASCHET, *La Civilisation féodale : de l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, 2004.

32. Voir la vaste synthèse récemment offerte par P. WILSON, *The Holy Roman Empire*, Londres, 2016. Sur les résurgences du Code justinien, voir C. RADDING et A. CIARELLI, *The Corpus Iuris Civilis in the Middle Ages : Manuscripts and Transmission from the Sixth Century to the Juristic Revival*, Leyde, 2007.

difficile à faire concorder avec beaucoup de travaux récents, par exemple ceux qui s'inscrivent dans le programme international « Transformation of the Carolingian World », qui vise à coordonner de nouvelles interprétations de la période post-carolingienne, ou encore le projet « After Empire », qui a entrepris d'évaluer les façons dont le passé a pu être déployé de manière sélective au cours du long X<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>. Ainsi, dans le cas de la parenté, à côté des processus de « déparentalisation » et de formation des « topolignées » (c'est-à-dire des groupes de parenté centrés sur des lieux particuliers, par exemple les châteaux) qui apparaissent après l'an 1000, il n'est pas inutile de s'intéresser à la manière dont les idées sur la famille se sont progressivement articulées à des débats tardo-antiques sur la Sainte Famille, repris et développés à l'époque carolingienne, puis relayés dans le Moyen Âge central<sup>34</sup>. Des arguments comparables pourraient être avancés – et ils l'ont été – à propos des pratiques anthroponymiques : celles-ci reflètent des changements graduels dans la formation des communautés qui ont commencé bien avant l'an 1000, et qui ne sont liés que de manière indirecte à l'encadrement religieux<sup>35</sup>. Il ne s'agit en aucun cas de minimiser les évolutions post-carolingiennes, récemment mises en avant par Chris Wickham dans un livre où une version de l'encellulement de Robert Fossier apparaît à nouveau comme le principal changement structurel du Moyen Âge dans son ensemble, avec l'établissement d'une structure politique cellulaire que les systèmes ultérieurs ont dû intégrer. Le cœur du problème est plutôt d'évaluer la nature et l'importance exactes de ces inflexions<sup>36</sup>.

Il convient aussi de noter que le regard sur la société médiévale qui se dégage des quatre ouvrages ici considérés est typiquement français. Il s'agit moins d'une question d'amplitude géographique – tous ces livres débordent largement de l'espace français, en particulier en direction de l'Italie, une région où, notons-le, les conceptions de l'Église étaient sans doute assez différentes dès le haut Moyen Âge<sup>37</sup> – que de construction, en cela qu'à première vue les arguments qu'ils avancent s'appuient surtout, en s'y confrontant, sur la tradition historiographique francophone. Cela est en

33. Voir respectivement [<http://postcarolingianworld.ac.at/>] et [<https://arts.st-andrews.ac.uk/after-empire/>].

34. C. LEYSER, « From Maternal Kin to Jesus as Mother : Royal Genealogy and Marian Devotion in the Ninth-Century West », dans ID. et L. SMITH éd., *Motherhood, Religion, and Society in Medieval Europe, 400-1400 : Essays presented to Henrietta Leyser*, Farnham, 2011, p. 21-40.

35. La bibliographie récente est très abondante, en particulier en français, grâce aux travaux de Monique Bourin entre autres. Mais on lira bientôt J. CHETWOOD, « Re-evaluating English Personal Naming on the Eve of the Conquest », à paraître en 2019 dans *Early Medieval Europe*.

36. C. WICKHAM, *Medieval Europe*, New Haven, 2016, en particulier p. 99-120.

37. Voir par exemple l'article stimulant de R. STONE, « Exploring Minor Clerics in Early Medieval Tuscany », *Reti Medievali Rivista*, 18 (2017), p. 67-97.

partie dû au fait que beaucoup d'historiens tendent naturellement à lire en priorité ce qui est publié dans leur langue maternelle : l'historien français sera sans doute surpris d'apprendre qu'Alain Guerreau, dont l'inspiration est si tangible dans ces pages mais dont l'œuvre n'a pratiquement pas été traduite dans d'autres langues, est encore très peu lu hors de France. C'est tout à fait regrettable, et il y a là une forme d'ironie, car le travail d'Alain Guerreau témoigne éloquentement de la fécondité des échanges internationaux. Après tout, son concept de *dominium* a beaucoup en commun avec la notion de *Herrschaft* défendue par Otto Brunner : on trouve en effet chez Guerreau un même rejet des catégories héritées des Lumières, qui ne seraient pas adaptées à l'analyse du monde pré-moderne, et une même préférence pour les concepts appartenant aux acteurs historiques étudiés, ce qui fait écho à la fameuse insistance de Brunner sur les *Quellenbegriffe* (une insistance qui, comme le montre Dominique Iogna-Prat dans son livre, est elle aussi problématique)<sup>38</sup>.

Ajoutons que certains éléments clés de ce nouveau corpus français, avec son insistance sur l'espace, l'Église et les changements conceptuels, sembleront familiers à ceux qui lisent volontiers les travaux classiques et récents en langue allemande : par exemple l'ouvrage de Miriam Czock sur l'espace et les bâtiments religieux, ou le livre de Tim Geelhaar sur le concept de *christianitas* et sur la manière dont celui-ci a acquis une signification spatiale<sup>39</sup>. Il n'est donc pas surprenant qu'une grande partie de ces travaux français voient dans la réforme grégorienne la principale césure chronologique : après tout, celle-ci a longtemps été vue par la médiévistique allemande comme le pivot par excellence. À cet égard, le Moyen Âge des Français apparaît de plus en plus allemand, et pas seulement dans sa chronologie : un tel rapprochement n'est certes pas à déplorer si l'on veut bien se rappeler l'incroyable distance qui a parfois pu séparer les deux historiographies<sup>40</sup>.

Les nouvelles approches dont témoignent ces quatre livres entrent aussi en résonance avec un intérêt croissant, de l'autre côté de la Manche et de l'Atlantique, pour les débats qui entourent, depuis longtemps, la période de la « Querelle des Investitures » : en témoignent des ouvrages récents

38. Sur le *dominium*, voir A. GUERREAU, *L'Avenir...*, p. 26. L'influence des idées de Brunner sur les travaux récents est mentionnée par D. IOGNA-PRAT, *Cité de Dieu...*, p. 49-50, et discutée par C. WEST, « Lordship in Ninth-Century Francia : The Case of Bishop Hincmar of Laon and His Followers », *Past & Present*, 226 (2015), p. 3-40.

39. M. CZOCK, *Gottes Haus. Untersuchungen zur Kirche als heiligem Raum von der Spätantike bis ins Frühmittelalter*, Berlin, 2012 ; T. GEELHAAR, *Christianitas. Eine Wortgeschichte von der Spätantike bis zum Mittelalter*, Göttingen, 2015.

40. Voir par exemple S. PATZOLD, « Le "premier âge féodal" vu d'Allemagne : essai sur les historiographies française et allemande », dans D. RUSSO et al. éd., *Cluny. Les moines et la société au premier âge féodal*, Rennes, 2013, p. 19-34.

de Julia Barrow (qui se demande si l'imposition du célibat aux clercs au XI<sup>e</sup> siècle était aussi nouvelle qu'on a pu le dire), de Sarah Hamilton (qui met en avant les racines profondes de la réforme grégorienne), de Maureen Miller (qui, à partir d'une enquête sur le vêtement des clercs, offre des perspectives entièrement nouvelles sur la réforme), et de Megan McLaughlin (qui dégage les aspects genrés des idées réformatrices)<sup>41</sup>. Ainsi, malgré la persistance des traditions historiographiques nationales, peut-être sommes-nous sur le point de voir émerger une compréhension nouvelle, et plus internationale, du rôle joué par l'Église dans la transformation de la société européenne au Moyen Âge.

Pour toutes ces raisons, on espère qu'une partie au moins des recherches présentées dans ces quatre livres sera traduite dans d'autres langues et permettra qu'ils aient un impact sur un public plus international. Il est vrai que les spécificités de la terminologie spatiale peuvent donner la migraine à n'importe quel traducteur, en particulier quand il s'agira de traduire vers des langues non romanes. Les mots « lieu », « espace » et « territoire » ont tous des connotations qui ne correspondent pas vraiment à l'anglais *place*, *space* et *territory* (et l'auteur de ces lignes s'est lui-même laissé prendre aux implications opposées du mot « polarisation » en anglais et en français), ni d'ailleurs à l'allemand *Ort*, *Raum* et *Gebiet* ; mais il est vrai que les travaux qui existent déjà en anglais et en allemand fourniront des éléments d'orientation<sup>42</sup>. Dans tous les cas, ce corpus historiographique est trop important pour être réservé à la communauté savante francophone. Et à l'heure où l'histoire médiévale tend à se faire globale, le moment semble venu de replacer les approches innovantes offertes par ces livres sur la structuration spatiale et conceptuelle de l'Europe dans un cadre encore plus large. Ce serait faire amplement justice au sujet. Ces livres montrent comment, au Moyen Âge, l'« institution ecclésiale », identifiée comme la matrice d'où a émergé une tradition spécifique et durable de connaissance spatialisée du social, a exercé une influence profonde sur l'Europe ; or, ce développement n'en était pas moins pris, de manière inextricable, dans des courants plus vastes, et façonné par eux. Après tout, comme le souligne Dominique Iogna-Prat, les œuvres politiques d'Aristote, qui au XIII<sup>e</sup> siècle ont offert aux Européens toute une nouvelle panoplie d'idées et d'arguments,

41. J. BARROW, *The Clergy in the Medieval World : Secular Clerics, Their Families and Careers in North-Western Europe, ca 800-ca 1200*, Cambridge, 2015 ; S. HAMILTON, *Church and People in the Medieval West, 900-1200*, London, 2013 ; M. MILLER, *Clothing the Clergy : Virtue and Power in Medieval Europe, ca 800-1200*, Ithaca, 2014 ; M. MCLAUGHLIN, *Sex, Gender and Episcopal Reform, 1000-1122*, Cambridge, 2010.

42. Voir par exemple L. HICKS, *Religious Life in Normandy : Space, Gender and Social Pressure*, Woodbridge, 2007 ; J. SCHNEIDER, *Auf der Suche nach dem verlorenen Reich : Lotharingen im 9. und 10. Jahrhundert*, Cologne, 2010.

avaient été transmises *via* l'arabe, et obtenues dans le cadre d'échanges et de dialogues interculturels. Il apparaît de plus en plus clairement que, pour bien comprendre l'émergence de l'*ecclesia* européenne au Moyen Âge, il est nécessaire de l'inscrire dans un contexte de recherche comparative, qui s'étend bien au-delà des frontières de l'Europe médiévale et moderne<sup>43</sup>. Les quatre livres ici recensés contribuent à fonder une nouvelle vision du Moyen Âge européen en réévaluant la place qu'y tenait l'Église. Malgré cela – ou plutôt, en conséquence de cela – il reste fort heureusement beaucoup de travail en perspective.

Traduit de l'anglais par Alban Gautier

**Charles West** – University of Sheffield (Angleterre)

**Quelle place pour l'*ecclesia* dans l'Europe médiévale ?**

Communauté, cimetière, Église, *ecclesia*, espace, territorialisation.

**The Place for the *Ecclesia* in Medieval Europe**

Cemetery, Church, Community, *Ecclesia*, Space, Territorialisation.

43. Sur ce point aussi, l'œuvre de R. I. Moore trace la voie : voir récemment R. I. MOORE, « The First Great Divergence », *Medieval Worlds*, 1 (2015), p. 16-24, et ID., « Treasures in Heaven : Defining the Eurasian Old Regime ? », *Medieval Worlds*, 6 (2017), p. 7-19.